

XYZ. La revue de la nouvelle

Lettres d'hiver

Louis Jolicoeur



Numéro 36, hiver 1993

Poste restante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3925ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jolicoeur, L. (1993). Lettres d'hiver. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 7–14.

LETTRES D'HIVER

LOUIS JOLICŒUR

Paris, 2 mars

Il fait gris, il fait froid, Paris suinte.

Cela fait déjà quatre fois que je te vois aujourd'hui, alors ça suffit, je t'écris.

D'abord, qui a dit que c'était le printemps à Paris ? Il ne me manque que la chemise à carreaux et les lunettes de soleil pour avoir l'air du parfait touriste parachuté dans la grisaille du Nord par un agent de voyages sans scrupules. Outre ces petites surprises climatiques, Paris est toujours aussi mélancolique, les clochards ne parlent que des élections, la Seine hiberne en crachant des nuages de vapeur, le quartier Latin se vide à la sortie des cinémas.

C'est malgré tout avec la meilleure des humeurs et le corps enfin reposé que je t'écris ces lignes, qui bon gré mal gré devront faire office des mille choses que je préférerais tellement te glisser à l'oreille. Je m'amuse à regarder quelques pigeons crasseux grignoter les marrons qu'une bonne mémé éparpille de-ci de-là, à travers la douce fragrance des ruelles du quartier (le diesel, je t'assure, ça a son charme!), et voici que je t'aperçois en train de vendre des journaux au kiosque de la rue de Buci, puis le long du boulevard Saint-Michel, un gros sac rouge à l'épaule et un talon aiguille coincé entre les pavés (ça ne te va pas, les talons hauts), toi en bleu, puis en fuchsia et vert (ay!), toi qui ne sais pas où se trouve la rue de l'Ancienne-Comédie, qui ne peut me dire l'heure non plus, mais qui m'indique où se trouve le bureau de poste, c'est déjà ça, toi qui, à vrai dire, ne te ressembles pas du tout, encore qu'un peu plus que la fille aux journaux, et de toute façon tout ça est complètement idiot, je ferais mieux d'aller me coucher, ou

plutôt d'aller manger un morceau, tiens, quelque part sur Saint-André-des-Arts, et d'enfiler une belle bouteille de Beaujolais, à défaut de plus de chaleur.

Cela doit faire mille ans que je suis parti, je reconnais déjà trop les visages et les trottoirs, il me semble que je te désapprends un peu plus à chaque instant qui passe.

Barcelone, 4 mars

Je suis arrivé ce matin, après les longues heures du train de nuit Paris-Barcelone. Je suis descendu à un vieil hôtel où on m'a reconnu, ça fait toujours plaisir, le patron m'a même offert quelques bières, ô merveille! je n'ai pas une seule peseta jusqu'à l'ouverture des banques demain matin.

Barcelone est presque aussi froide que Paris, la bière est brune et bonne, mon lit fait un creux pas plus esthétique que confortable, les cigarettes sont brunes aussi, un peu moins que la bière, ma radio joue les derniers succès catalans, en somme je me porte plutôt bien, si ce n'est le chauffage qui ne marche pas, et le triste creux du lit, auquel je ne pourrais accorder qu'un avantage, celui de te faire tomber sur moi si tu étais à côté, ce qui serait follement romantique, alors que maintenant ça fait plutôt ridicule, puisque je dois pratiquement m'agripper au rebord du lit pour ne pas me retrouver fort peu élégamment coincé au fond du matelas, au beau milieu du creux, noyé sous la bière, enfoui sous la cendre de cigarettes et recouvert de papiers épars.

Je tiens ainsi en équilibre sur l'extrémité gauche de mon lit *king size* mais douteux, et je t'écris. Je revois cet univers qui me fut déjà quotidien, qui évoque incertitudes et langueurs, brefs plaisirs et longs déboires, enfin beaucoup de choses enchevêtrées que l'on ne pourrait réunir que sous le vocable « passé », puisqu'elles ne résonnent que comme tel, et qui ne me rappellent que mes éternelles errances, comme des obligations, des intérêts, qui nous épargnent peu.

Málaga, c'est mon dernier espoir de toucher à un semblant d'été. L'air chaud de l'Afrique. Et d'autres copains à retrouver,

d'autres passés à rouvrir. Me laisser un peu griser par les sourires de passage, la beauté de l'éphémère, quand l'instance du départ rend les liens plus fébriles, les regards plus déchirants, chaque geste plus attachant.

J'oubliais de te dire, c'est le carnaval à Barcelone. Et c'est fou ce que les gens ont l'air de s'ennuyer sous leur masque de circonstance.

Málaga, 8 mars

Comme prévu, ici le froid se fait timide, on dirait même qu'il fait chaud. Ça sent la mer et les moules, les rues sont bondées, les gens rient, chantent, s'engueulent: revoici la chère Andalousie, le cœur de l'Espagne, l'âme arabe au fond des ruelles, sur le haut des montagnes, au fond des yeux du chanteur de fandango que personne n'écoute dans ce vieux café. L'Andalousie et ce mariage unique qu'elle seule arrive à produire entre le charme et la passion, le drame et la délicatesse.

J'attends déjà ta lettre. J'ai pris le bureau de poste d'assaut dès mon arrivée, mais bien sûr l'Atlantique ne se traverse pas si vite, et ils ne savent pas, eux, quelle lettre j'attends! Pourtant, comment peuvent-ils ne pas chercher tous les moyens, ne pas monopoliser tous les avions pour que le courrier arrive deux jours plus tôt, vingt-quatre heures, six heures...

Non, bien sûr, chacun vaque à ses petites occupations, et ma folle attente ne remue pas d'un centimètre le type triste et gris, au nez rouge et aux yeux éteints, de la poste restante du *correo central*, pas plus que le vendeur d'oranges et de billets de loterie qui hurle comme un dément de l'autre côté de la rue. C'est donc seul que je dois attendre ta lettre, à me demander ce que je fais ici, ce que tu fais de ton côté de l'Atlantique, si je te manque autant que tu me manques, si chaque jour loin de toi ne marque pas l'espace d'un trou noir indélébile et absurde.

Je suis malade, j'ai les yeux en feu et de la fièvre jusqu'aux bouts des doigts. Je devrais me reposer, sans doute, mais le repos n'est pas chose aisée en ce pays. Hier soir, je n'ai pu m'empêcher d'aller au *tablaó* du coin avec Evaristo, pour écouter cette musique qui te lacère le ventre, et sentir cette tension condensée qui, très tard, semble prendre des airs de fin du monde. Mais moi, je toussais, alors, évidemment...

Toujours pas de lettre à la poste. Que ce vaste sentiment de dépit et d'impuissance de celui à qui l'on dit: non, rien.

Il est tard. Je suis à l'hôtel. Il y a une petite place sous ma fenêtre, avec une fontaine et des bananiers, et un vieux lampadaire habité par un chat gris et blanc, rôdeur nocturne, ami de personne. Des Gitans jouent de la guitare un peu plus loin, en passant du flamenco à John Lennon avec un superbe mépris de la race, de l'ordre, de l'heure. L'hôtel n'est pas chauffé; pour lutter contre le froid cru de la nuit, je m'enroule dans deux couvertures, je bois du vin et je serre les coudes. Ainsi enveloppé, je regarde la madone qui trône sur le mur devant moi, je souris à sa douceur, au bleu de sa mantille, aux fissures que le cadre n'arrive pas tout à fait à cacher. Je pense à toi. La seule évocation de mon retour me fait frémir. Je sens s'installer en moi le désir de rentrer, irrévocable, comme un goût qui fond lentement dans la bouche, un goût qui n'a rien à voir avec cet autre, plus aigre, plus familial, de l'éternelle fuite.

J'irais bien mettre tout de suite cette lettre à la poste, mais je ne crois pas avoir suffisamment de timbres et n'ai aucune confiance dans le système postal. C'est d'ailleurs là une chose quasiment pathologique. Si je ne me retenais pas, je plongerais tout entier dans les boîtes aux lettres pour voir si mon enveloppe y est bien tombée, j'insisterais pour voir si on ne confond pas Canada et Kerala, je me pointerais aux aéroports pour m'assurer qu'ils n'ont pas pris « Air Mail » pour « Air Zaïre », etc.

Je pense déjà à ce gros avion ventru où on me servira bon repas et champagne (tu crois?) et où j'arborerai sûrement un

sourire souverain, que mon voisin, homme d'affaires lyonnais chauve et sérieux, trouvera nécessairement déconcertant, pour ne pas dire tout à fait incongru.

Ma bouteille tire à sa fin. Cette vie est si oisive, il me semble que tout mon être attend la fin d'une séparation qu'il s'est lui-même créée dans le seul but de la briser au moment où la blessure deviendrait plus douloureuse qu'agréable.

Málaga, 15 mars

Je me suis levé tard, ce matin. Il pleuvait. Cela chantait et cascadaït sur les tuiles des toits environnants. Je suis resté longtemps à écouter, tapi au fond de mon lit, laissant la journée avancer, grignoter le matin, me voler lentement ma journée. Je me disais que la matinée aurait été belle si tu avais été là, si nous avions écouté ensemble cette joyeuse sérénade, avec le froid comme meilleur allié.

Il y a déjà dix-sept jours que je ne t'ai vue. Dix-sept. Il me manque de te savoir à côté, à quelques pas ou rues près, de te sentir là, à distance de son, de rire, de phrase lancée comme ça, au hasard, avec ou sans but, toujours avec un but.

Málaga, 16 mars

Une lettre de toi ! J'en aurais embrassé mon maître de poste. En plus, aujourd'hui, ce n'était pas le triste et gris, mais un autre qui me fait toujours un brin de conversation et qui ajuste en général son sourire au mien, selon ce que je reçois ou ne reçois pas. Or, aujourd'hui, son sourire a presque atteint le derrière de sa tête, chose certes dangereuse pour la santé ! Je suis alors sorti comme une flèche, me suis précipité vers le premier carré de soleil disponible, que j'ai promptement occupé, et j'ai dévoré tes pages sans aucun sens de la mesure. J'en suis encore tout retourné. Et ta

lettre n'a pris que neuf jours à se rendre. Si bien qu'en forçant un peu, j'ai pu t'imaginer encore penchée sur le papier, j'ai presque réussi à croire que tu pensais toujours ce que je voyais écrit là, devant moi, ces mots que j'aurais voulu arrêter, saisir, capturer.

Mais un mot enchaîné doit être aussi triste qu'un poisson dans un bocal, ou qu'un bocal dans la mer, alors, bien sûr, c'est mieux comme ça. Mais la peur, ouf ! la peur...

Málaga, 22 mars

J'arrive de Grenade. J'ai mis quatre minutes pour me rendre de l'arrêt du bus au *correo central*. Le comptoir de la poste restante, vide, nu comme une sirène, m'a aspiré littéralement. Le visage de mon maître de poste — pas le triste, l'autre — était révélateur : deux lettres de toi, qui ont plaqué sur mes lèvres un sourire qui a dû faire ressembler le sien (et pourtant !) à une moue douteuse.

Tu sais, j'ai appris aujourd'hui que la frontière franco-espagnole a été fermée à cause des camionneurs français, qui manifestent ainsi contre les pêcheurs espagnols, parce que ceux-ci brûlent leurs camions, en représailles contre les Français qui leur interdisent l'accès aux eaux françaises et qui viennent ensuite leur vendre du poisson...

Belle Europe ! Et moi qui rentre en France demain...

Paris, 25 mars

Paris, un bar, à la sortie du cinéma. Il pleut. Aucune musique, que le bruit sourd, intermittent, du métro. Je crois me sentir triste, et pourtant je n'arrive pas à cerner la tristesse, à la saisir, donc ni à en jouir ni à l'effacer. Je suis ici, à Paris, dans ce bar, à regarder pleuvoir ; comme si j'y étais depuis toujours, comme si toujours je n'avais fait que ça.

J'ai pensé appeler des amis, puis j'ai préféré aller au cinéma, faire le tour du quartier, prendre une bière, t'écrire cette lettre en regardant une rue de Paris, comme on regarde un caillou, un manteau que l'on pense acheter, une voiture accidentée, la couverture d'un livre. T'écrire comme si ta présence — même irréaliste, intangible —, l'évocation de ta présence était le meilleur projet de soirée qui me fut donné; comme si, ensemble, dans une drôle de connivence par-delà l'Atlantique, nous faisons un pied de nez à la distance, un grand pfft à la douleur, une bonne blague à la mort même.

Seul avec le fil ténu qui nous unit, je me limite ainsi à écrire et à lancer quelques clins d'œil au vide, ou à ceux, autour, qui ne l'habitent pas, en me consacrant méticuleusement à cette absence qui prend en moi plus de place que tout le tumulte de Paris.

Le Quartier latin croule sous la pluie. Les Parisiens sont pressés, trempés, dégoûtés. La bière est plus chère qu'en Espagne. Pourtant, je préfère être ici: Paris, au contraire de l'Andalousie, n'a pas de résonance pour moi, elle est neutre, froide, anonyme, quasi inexistante; ma présence n'y enlève rien, n'y ajoute rien, elle coule comme une larme longue et lente sur un pare-brise de Citroën.

C'est très curieux, tu sais, de construire quelqu'un ainsi. Ce n'est pas comme si tu étais là devant moi, non; je te vois dans la rue, dans les bistrotts, au cinéma, partout, et que tu te ressembles ou non, cela n'a guère d'importance. Je ne sais trop comment dire, je sais seulement que c'est d'autant plus clair dans cet anonymat. Je t'entends rire, sans que ce soit moi qui te fasse rire; je reconnais ta démarche, je te vois attendre, regarder, bouger les lèvres, les mains. Ça me paraît à la fois connu et tout à fait étrange. Connue parce que l'image que je me crée est d'une précision étonnante, étrange parce que cette image semble t'appartenir entièrement. Je te regarde ainsi te trahir et te cacher, comme si je me plaisais à comparer le temps que je tarderai à te connaître au temps que j'ai mis à croire te connaître.

Je suis épuisé. La fatigue me revient comme un bruit sourd, un bourdonnement intime qui se confond au souvenir évanescent

des choses et des voix. J'entends encore mes deux nuits de train, le long cahotement des roues sur l'acier lent et impassible des rails d'Espagne et de France.

Je rentre à l'hôtel. Je vais dormir, attendre tes mots et ton souffle, sentir ta présence parmi les folles incantations de nos rêves communs. Demain, le retour. De grâce, ne te sauve pas trop vite, je te rejoins.

XYZ

Claire Dé

Sourdes amours



« Un roman noir, noir,
noir... et
extrêmement
attachant. »

Suzanne Lévesque,
Sous la couverture

102 p., 15,95 \$

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec) H2L 3Z1
Tél. : 514.525.21.70
Télec. : 514.525.75.37